BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

PAR M. R. CHEVALLIER
Assistant à la Sorbonne

L'ARCHÉOLOGIE ITALIENNE DE L'APRÈS-GUERRE*

La recherche archéologique a connu en Italie depuis la dernière guerre un essor exceptionnel à la mesure des richesses de ce sol. Des comptes-rendus rapides ont été donnés en France, mais de façon sporadique : par A. Bruhl, *Récentes recherches sur la topographie et les monuments de la Rome antique*, *Comptes-rendus Acad. Inscr.*, 1945, p. 491, et *L'activité archéologique à Rome*, *Revue des Études latines*, 1946, p. 67 (les dernières informations remontaient à 1927, p. 30, 134 ; 1928, p. 246, 267, et 1932, p. 469), à compléter par G. Lugli, *Récentes découvertes archéologiques en Italie*, *Actes du Congrès Budé de Grenoble*, 1949, p. 248. La *Chronique de la sculpture étrusco-latine* de M. Ch. Picard, in *R. É. L.* (1956, p. 268 pour 1940-1955), n'aborde pas le terrain des fouilles, et les *Bulletins critiques d'histoire romaine* donnés par M. A. Piganiol dans la *Revue historique* (en dernier lieu, t. CCXVIII, p. 310, et t. CCXIX, p. 328 pour 1951-1955) se bornent pour l'archéologie aux indications essentielles. En dehors de l'*Année Philologique* et du *Répertoire d'art et d'archéologie*, c'est donc aux chroniques étrangères qu'il nous faut recourir, à l'*Archäologischer Anzeiger*, Supplément au *Jahrbuch des deutschen arch. Instituts* (par exemple : *Archäologischen Grabungen und Funde in Italien*, Oct. 1942-Oct. 1948, in *Archäol. Anz.*, 1950-1951, col. 152, avec une carte portant les noms cités, ou *Arch. Grab. u. F. im Bereich d. Soprintendenzen v. Sizilien*, 1949-1954, in *Arch. Anz.*, 1954 (55), p. 465) [1], de même qu'à l'*Archäologische Bibliographie*. L'*Arch. Anz.* donne des *Arch. News*, *Classical Lands*, *Italy*. On trouve même une revue des *Arch. Entdeckungen in Italien in den letzten Jahren*, in *Revue d'histoire ancienne*, Moscou, 33, 1950, p. 222.

Mais c'est naturellement à l'Italie elle-même que l'on s'adressera pour plus de détails, en recourant au *Notiziario di scavi, scoperte, studi relativi all' impero*

*. Je tiens à remercier ici nos collègues italiens pour l'excellent accueil qu'ils m'ont, partout, réservé au cours de deux années romaines, ainsi que MM. Piganiol, Heurgon et Wuilleumier, qui ont bien voulu revoir utilement le manuscrit de ce Bulletin.

Les abréviations d'usage pour désigner telle ou telle revue ne sont, en principe, utilisées ici qu'après une première mention suffisamment explicite.

1. Vient de paraître la Chronique *Arch. Grab... im Bereich d. unteritalischen Soprintendenzen von Tarent, Reggio di Calabria u. Salerno*, 1949-1955, p. 124 (B. Neutsch) ; cf. *Archaeology in Sicily and Magna Graecia*, *Journal of Hellenic Studies*, 76, 1956, Sup. 47.

romano du *Bollettino d. Commissione Archeologica communale Roma* (cité ici *B. C. A. R.*) — avec un très utile classement par régions (pour l'Italie) et par provinces.

Pour Rome et ses environs, la même publication donne des informations comparables, cf., par exemple, le *Notiziario di scavi... intorno alle antichità di Roma e Campagna romana*, 1941-1945, *B. C. A. R.*, 1946-1948 (51), par F. Castagnoli. Le même auteur a donné une *Rassegna di topogr. di Roma antica* (1939-1949), in *Doxa*, III, 1950, p. 54. G. Lugli avait fait le point sur *Un decennio di scoperte archeologiche* (*I Monumenti antichi di Roma e suburbio*, Sup. Roma, 1940).

Pour les provinces italiennes, indépendamment des *Notizie degli scavi*, classées par régions (citées ici *N. S.*), certaines revues présentent des comptes-rendus périodiques, comme la *Riv. Ingauna e Intemelia* (*Notiziario Archeol.*), les *Studi Etruschi* sous la même rubrique *Notiziario*. Pour l'Étrurie, on se reportera également aux *Ritrovamenti archeol. etruschi nel dopoguerra*, d'Amorelli, in *Studi Romani*, III[3], 1955, p. 309. Pour la Calabre, on trouvera un rapport sur les fouilles de 1939 à 1942 in *N. S.*, 1946, p. 133 (Arias), et une vision plus extensive encore in *Archivio Storico per la Calabria*, 1955, p. 253 (U. Zanotti-Bianco, *Le ricerche archeol. in C. durante l'ultimo cinquantennio*).

Pour l'Ombrie, on pourra consulter le recueil de l'Université de Pérouse (*L'Umbria nella storia...*, Bologne, 1954).

On n'oubliera pas, enfin, quelques grandes mises au point sur les provinces : *Emilia*, *Lombardia*, *Liguria... Romana*, dans la série *Italia Romana* de l'Istituto di Studi Romani ; une autre collection du même Institut (depuis 1939) : *Municipi e colonie* ne néglige pas les localités secondaires (nombreux titres parus : Ancône, Aquinum, Ariminum, Auximum, Bevagna, Caesena, Casinum, Castrum Novum, Centumcellae, Faesulae, Florence, Formies, Forum Julii, Forum Livi, Forum Popili, Hispellum, Interamna Lirenas, Pola, Septempeda, Sestinum, Spoletium, Tergeste, Tibur, Urbs Salvia, Velitrae) ; fort utiles sont, enfin, les innombrables guides de Musées, en particulier les *Itinerari*, *Musei e Monumenti* d'Italia (Rome, Poligrafico dello Stato, p. e. Veleia, 1940, Ostie, 1954, Gaète, Formies, Minturnes, 1955, et les nos 84 et 89 sur Paestum et son musée)[1].

Mais, depuis l'après-guerre, le plus bel instrument de travail est constitué par les *Fasti Archeologici* (cités ici *F. A.*) dont le douzième volume est déjà en cours d'impression, avec leurs précieux *indices* et cartes de répartition. — On consultera en particulier les chapitres III : *Italy before the roman empire*, et V : *The roman West*, sous la rubrique : *Regions and sites*.

Le récent Congrès international d'archéologie classique (Rome, Naples, septembre 1958) a donné aux archéologues italiens l'occasion de présenter l'état actuel de quelques grands chantiers. Le dépouillement de la bibliogra-

1. On trouverait, certes, d'autres chroniques bibliographiques : l'*Annuario bibliogr. di archeol.* de l'Istituto Nazionale d'archeol... de Modène, le *French Bibliogr. Digest* de la Section culturelle de l'ambassade de France à New-York, la rubrique *Grèce et Rome* de la *Revue des Arts*, l'opuscule *Orient, Hellas und Rom in der arch. Forschung seit* 1939 (Berne, 1949). Nous ne prétendons pas être exhaustif.

phie italienne depuis la guerre et deux années de voyages sur les sites et dans les Musées d'Italie nous encouragent à tenter ici un survol rapide. Nous nous bornerons à l'archéologie dite classique, sans nous dissimuler, d'ailleurs, les omissions que ne peuvent manquer d'entraîner les limites étroites de cette étude. Tout en rappelant dans le cadre des grandes unités géographiques la bibliographie essentielle, c'est-à-dire celle des fouilles qui soulèvent des questions ou se rattachent à un grand ensemble, ainsi que les premières synthèses qu'elles ont suscitées (nous exclurons volontairement toute allusion à des trouvailles limitées à un monument, à quelques tombes ou à des objets isolés), nous tâcherons de dégager des problèmes plus que des conclusions, et, peut-être, de tirer quelques enseignements à l'usage de notre archéologie nationale.

La plaine du Pô (X^e^ et XI^e^ régions augustéennes, nord de la IX^e^) est, par excellence, une terre de cités, et il n'en est pour ainsi dire pas une qui n'ait connu des fouilles actives depuis la guerre.

Aoste a mis en valeur son théâtre et son rempart (*N. S.*, 1941, p. 17). A Milan, on a étudié les murs (*N. S.*, 1951, p. 16. — A signaler la parution de l'importante *Storia di Milano*, 1953-1954) ; à Sirmione, les « grotte » de Catulle. On note des synthèses au moins esquissées (l'établissement et la publication d'un plan topographique marque dans tous les cas une étape importante), pour Augusta Bagiennorum (*N. S.*, 1950, p. 203) et Pollentia (Curto, Turin, 1947), que la géographie autorise à rattacher à l'Italie du Nord, pour Alba Pompeia (Lamboglia, Bordighera, 1949), Laus Pompeia (Caretta, *Quaderni di Studi Romani*, Milan, 1954), Bergame (*N. S.*, 1941, p. 315), Crémone (Podestà Alberini, *Boll. storico Cremonese*, 1954), Vérone (Zarpellon, *Verona e l'agro Veronese in età romana*, 1954), Padoue (Gasparotto, *Padova romana*, l'Erma, 1951), Julium Carnicum (P. M. Moro, l'Erma, 1956), Venise (*Storia di Venezia*, 1957). Tandis que le *Convegno per il retroterra Veneziano* (Actes 1956) a suscité d'utiles mises au point pour la Vénétie, Aquilée demeure un centre de recherches très important, sous l'impulsion de G. Brusin (nombreux articles dans les *Atti dell' Istituto Veneto*, *Aquileia Nostra*, notamment sur les découvertes de mosaïques), de même qu'Este (*N. S.*, 1946, p. 14) et Altinum.

La frontière du nord-est de l'Italie romaine a donné lieu à une synthèse capitale d'A. Degrassi (*Dissert. Bernenses*, I, 6, 1954) qui intègre toutes les données connues pour les fortifications du *limes* (voir aussi le récent article de G. Forni dans le *Dizionario epigrafico*, vol. IV, 1958).

Dans les vastes plaines de l'Italie du Nord, la photographie aérienne, qui permet actuellement un relevé exact du tracé de la *Via Annia*, y compris les stations et travaux de mise en valeur adjacents (étude à paraître du colonel G. Schmiedt), devrait autoriser un dénombrement complet des palafittes d'Émilie et des *castellieri* de l'âge du fer.

L'Émilie a bénéficié des travaux minutieux et méthodiques de N. Alfieri, G. A. Mansuelli, G. Susini et P. E. Arias (ex. de stratigraphie donné par ce dernier pour Bologne, *F. A.*, V, 2235).

Le fort alluvionnement de la plaine explique que la plupart des découvertes soient fortuites, même celle de l'importante Villa de Russi (Mansuelli, *Boll.*

d'Arte, 1956, p. 151). Presque toutes les villes ont livré de belles mosaïques, régulièrement signalées dans les *N. S.* A Rimini, on a étudié plus spécialement les murs (*F. A.*, IV, 3806 ; *N. S.*, 1955, p. 20) et l'arc d'Auguste (Mansuelli, in *Emilia Romana*, II, p. 109).

L'Émilie, mère de la palethnologie italienne, commence à s'intéresser à l'archéologie celtique (cf. Arias in *N. S.*, 1953, p. 218, et *I Galli nella regione emiliana*, *Emilia preromana*, I, 1948, p. 31).

Un autre centre d'intérêt est constitué par l'art provincial, en particulier la sculpture funéraire. Les préoccupations d'un Mansuelli rejoignent ici celles de J. J. Hatt (*Problemi della scultura romana nell'Emilia*, *Atti Mem. Romagna*, 1954, p. 247 ; *Genesi e Caratteri della stele funeraria cispadana*, *Studi Calderini*, III, 1956, et plusieurs articles in *Boll. d'Arte*, 1953, p. 289 ; *Mitt. d. deutsch. arch. Inst. Rom*, 1956, p. 66 ; *Archeol. Class.*, 1953, p. 60 ; *Emilia Romana*, I, p. 125).

Enfin, l'inventaire de cette province étant presque achevé (cf. l'état d'avancement de la carte archéologique)[1], des synthèses délicates sont tentées, soit pour un territoire : Bologne (Andreoli, *Mem. Pont. Ac. Rom. Archeol.*, 1943), Faventia (Medri, *Faenza romana*, Bologne, 1943), Ferrare (Medri, *Ferrare*, 1953), Fidentia (Denti, *Fidenza dalle origini*, Parme, 1951), Reggio (Degani, *N. S.*, 1953, p. 212) et surtout Imola (remarquable ouvrage de Mancini, Mansuelli, Susini, Rome, 1957), soit même pour l'ensemble de la province, avec un intérêt tout neuf pour les problèmes démographiques (Mansuelli, *Demografia e poleografia Emiliana*, in *Atti... Dep. Storia Patria Emilia*, 1943-1945 ; Susini, *Profilo di storia romana della Romagna*, *Studi Romagnoli*, 1957).

Deux centres d'origine indigène posent, enfin, d'intéressants problèmes de colonisation : Veleia, qui a donné lieu à une abondante bibliographie (Aurigemma, n° 73 des *Itin. Musei...*, 1940 ; Monaco, in *Riv. Studi Liguri*, 1951, 2, p. 143 ; *Veleia Romana*, Plaisance, 1954 ; voir aussi plusieurs articles in *Aurea Parma*, 1948, p. 12 ; 1954, p. 93, 113 ; les *Studi Veleiati* de 1954), et Sarsina, que la géographie rattache à la VIII^e^ région (cf. Solari, *Topogr. archeol. di Sarsina*, *Rendic. Acad. Lincei*, 1952, p. 256 ; Susini, *Documenti epigrafici di storia Sarsinate*, *Ibid.*, 1955, p. 235 ; *Poleografia S.*, *Studi Romagnoli*, 1954, p. 185). Nous parlerons plus loin de Spina.

La Ligurie, qui entretient des rapports suivis avec notre Provence, est le théâtre de fouilles actives (Albingaunum, Albintimilium, Gênes, Libarna...) menées selon une rigoureuse méthode stratigraphique qui aboutit à un établissement précis de la chronologie céramique, utile pour tous les chantiers romains (cf. les nombreux articles de N. Lamboglia dans *Riv. Studi Liguri*, p. e. 1950, p. 198 : *La stratigrafia del teatro di Albintimilium e la datazione dei monumenti romani*).

A la suite du Congrès consacré à l'activité archéologique en Italie du Nord (juin 1958), retenons enfin l'annonce de la publication par l'Institut lombard de l'Académie de Milan d'une nouvelle série intitulée *Cisalpina*, qui se propose de faire le point des grandes questions pour les régions VIII, IX, X et XI.

1. Signalons qu'une nouvelle feuille de la *Forma orbis romani* intéressant l'Italie du Nord et les régions frontalières (sud-est de la France, par P. Wuilleumier) est en voie d'achèvement.

Le monde des Étrusques, dont le mystère avive la curiosité un peu snob du grand public, est peut-être aujourd'hui celui des plus excitantes découvertes, car il constitue le champ d'application par excellence des nouvelles techniques de recherche : au lendemain de la dernière guerre, la photographie aérienne a révélé des centaines de *tumuli* (cf. J. Bradford, *Ancient Landscapes*, Londres, 1957, chap. III[1]) qu'identifient et explorent désormais les techniques C. M. Lerici (cf. notre compte rendu *Sondages géophysiques et photographie souterraine*, in *R. A. E.*, 1957, p. 117). Le couronnement de ces campagnes a été représenté par la découverte — en voie de publication — de nouvelles tombes à fresques à Tarquinia (« des Olympiades » et « du Navire »). Il est important de retenir que les sondages électriques de l'ingénieur Lerici se sont révélés utilisables pour la détection des ruines urbaines (à Vulci). On sait, d'autre part, que l'avion a permis de fixer voici deux ans le site tant recherché de Spina, dont la nécropole (plus de 3.000 tombes fouillées) enrichit depuis longtemps le Musée de Ferrare (pour les circonstances de la découverte grâce aux efforts conjugués de P. E. Arias, N. Alfieri et V. Valvassori, cf. *Inedita*, n. 2-3, 1957, p. 83, et *Il Museo archeol. di Ferrare*, F. 1955).

Partout l'on découvre de nouvelles tombes, les « mines » les plus riches demeurant Caere (cf. Moretti, *Mem. Acad. Lincei*, XLII, 1955 ; R. Vighi, *N. S.*, 1955, p. 46 ; à noter que la tombe Regolini-Galassi a fait réviser la chronologie de la période orientalisante. Cf. Pareti, *Mon. Vatic. archeol.*, 1947), Capena (Stefani, *M. A. L.*, 1958), Véies (Stefani, *Ibid.*, XL, p. 2 ; *N. S.*, 1946, p. 36 ; 1953, 29 : à propos du temple d'Apollon ; cf. *Rendic. Acad. Lincei*, 1948, p. 454, et le récent ouvrage de J. Hubaux, *Rome et Véies*, 1958), Tarquinia (*N. S.*, 1943, p. 216 ; 1944-1945, p. 7 ; 1948, p. 193 ; 1954, p. 185 : enceinte, voies d'accès, temple « Ara della Regina »), Populonia (Minto, Firenze, 1943), Vetulonia (*Studi Etruschi*, XXI, p. 291), Volterra (*N. S.*, 1955, p. 115). A Bolsena enfin, après l'étude de la vaste enceinte et d'un habitat archaïque, la fouille de R. Bloch s'attache à l'exploration de nécropoles qui constituent un maillon important pour la connaissance de la protohistoire italique.

Si le déchiffrement de la langue étrusque ne progresse que lentement (on attend beaucoup de la thèse prochaine du savant belge J. Poupé), c'est à propos de l'Étrurie que s'échafaudent à l'heure actuelle de nouvelles théories sur l'évolution ou plutôt sur l'*involution* des civilisations (cf. en particulier M. Pallottino, *Le origini storiche dei popoli italici*, *Actes du X^e Congrès intern. des sc. histor.*, 1955, II, p. 1-60, et *Etruscologia*, 4^e éd., 1957). On comprend de mieux en mieux comment la culture étrusque s'est modelée grâce aux apports répétés de l'hellénisme : aux VIII^e et VII^e siècles avant J.-C., ce dernier pénètre par la Campanie et l'Étrurie du Sud ; au VI^e et au début du V^e, le foyer est constitué par Caere (l'Institut d'étruscologie de l'Université de Rome vient de commencer une fouille importante au port de Pyrgi, sur l'emplacement du temple archaïque d'Uni. Cf. aussi : Castagnoli et Cozza, in *Papers Brit. School Rome*, 1957, p. 16) ; au V^e siècle, la crise tyrrhénienne éveille la nouvelle voie maritime de l'Adriatique et Spina devient la médiatrice.

Pour l'Étrurie romaine, retenons la poursuite des recherches à Fiesole (tra-

1. Cf. notre compte rendu, *Rev. Philol.*, 1958, II, p. 268.

vaux de De Agostino, Maetzke), des synthèses sur Pise (Banti, *Atti Pont. Ac. Rom.*, 1943), Prato (Lopes Pegna, *Arch. storico pratese*, 1954), l'exploration de Cosa (Brown, *Archaeology*, II, 1949, 2 ; *Classic. Jl*, décembre 1949, p. 141 ; *Mem. Amer. Ac. Rome*, 1951 et sq.) qui est, avec Alba Fucens et le castrum d'Ostie, un des rares exemples d'antique colonie romaine. On y voit dès le IIIe siècle av. J.-C. (fondation en 273) l'*opus caementicium* en préparation. Par ailleurs, F. Castagnoli y a relevé un des plus anciens exemples de centuriation (*Mem. Amer. Ac. Rome*, 1956). C'est presque aux portes de Rome qu'on a découvert, d'autre part, la colonie syllanienne, puis augustéenne de Lucus Feroniae (cf. G. Foti, *N. S.*, 1953, p. 13) ; R. Bartoccini a montré au récent congrès d'archéologie combien le site est prometteur. Notons, enfin, l'étude du réseau routier d'Étrurie, étrusque aussi bien que romain (cf. M. Lopes Pegna, *S. E.*, 1950-1951, p. 407, et 1952-1953, p. 381, et J. B. Ward Perkins, in *Jl Rom. Studies*, 1957, p. 1-11 ; et, avec M. W. Frederiksen, in *Pap. Brit. Sch. Rome*, 1955-1956, p. 44, et 1957, p. 67).

Rome constitue un univers, et les trouvailles de l'après-guerre mériteraient à elles seules une étude[1]. Rappelons seulement quelques points importants. Les sondages stratigraphiques de E. Gjerstad au forum (cf. *B. C. A. R.*, 1949-1950, p. 13, et *Acta Instituti Romani Regni Sueciae* ; I : *Stratigraphical researches*, 1953 ; II : *The tombs*, 1956) et ceux de Puglisi, Romanelli... (*M. A. L.*, XLI, *Gli abitatori primitivi del Palatino*...) ont fixé la chronologie de l'occupation du site (on a pu distinguer jusqu'à vingt-neuf niveaux) : les premiers villages, sans unité, datent du VIIIe siècle, des cabanes recouvrent la nécropole du forum vers 650, les importations grecques commencent peu après (cf. les fragments attiques du VIe siècle trouvés à S. Omobono), et vers 575 apparaissent les premières maisons. La découverte d'un habitat étrusque archaïque aux portes de Rome (Via Trionfale, cf. Caprino, *N. S.*, 1954, p. 195), celle d'un fragment de bucchero inscrit au pied du Capitole (*B. C. A. R.*, 1941, 101) permettent, elles aussi, de mieux comprendre la légende des origines.

On a continué à s'intéresser au problème du rempart de Rome, fort bien mis en valeur près de la gare monumentale (chronologie in G. Lugli, *Tecnica edilizia*..., 1957, ouvrage fondamental)[2]. Toutes les synthèses de ce savant sont pleines d'intérêt, par exemple *Sulle più antiche orme di Roma*, *R. A. L.*, 1951, p. 364 ; et 477 : *Come si è formato nei secoli il suolo di Roma*. On verra aussi la série des *Fontes ad topographiam veteris urbis Romae pertinentes*, en cours de publication, et le très utile instrument de travail qu'est *Roma antica, il centro monumentale*, 1946.

Importantes sont les fouilles près du port fluvial de S. Paolo (G. Jacopi, *B. C. A. R.*, 1940, p. 99 ; *M. A. L.*, 1943-I) et le long des berges du Tibre, qui ont livré des cippes de limitation (Caprino, *N. S.*, 1948, p. 139 ; cf. 1956, p. 19). Les données les plus récentes constituent un apport intéressant à la thèse de J. Le Gall, *Le Tibre, fleuve de Rome dans l'antiquité*, Paris, 1953, et les dragages continuels du lit fluvial seront avantageusement suivis.

1. Est annoncé un nouveau supplément du *Jahrbuch* pour Rome et les environs.
2. Cf. notre compte rendu, *Rev. Philol.*, 1958, I, p. 95.

Forum et Palatin restent un champ inépuisable ; au forum, c'est l'étude approfondie de la basilique Aemilia (phase républicaine et constructions antérieures, *N. S.*, 1948, p. 111) ; au Palatin, fouille des Palais impériaux, sous la Domus Flavia (G. Carettoni, *N. S.*, 1949, p. 48) et à la maison de Livie (Id., *N. S.*, 1953, p. 126 ; 1957, p. 72), qui a posé de délicats problèmes de restauration.

De nombreux édifices ont été étudiés : temples de Fides et d'Ops, d'Apollon de Sosius (Colini, *B. C. A. R.*, 1940, et Marghetti Longhi, *Ibid.*, 1941, II, p. 90), de Janus, de Veiovis (Colini, *Ibid.*, 1942, p. 5), portiques du forum Olitorium, d'Octavie, sans compter le Clivus Capitolinus, les villas Veliterna, des Centroni et du Mt. Cispius, plusieurs mithraea (*B. C. A. R.*, 1940, p. 59 : à Sta Prisca ; p. 143 : au Palazzo dei Musei ; *Ibid.*, 1943-1945, p. 97 : au palais Barberini) et temples orientaux (d'Isis, de Jupiter Dolichenus).

Quelques utiles synthèses ont déjà vu le jour, sur le Coelius (Colini, *Mem. Pont. Ac.*, 1944), le Quirinal (Santangelo, *Ibid.*, V, p. 150), le forum romain (G. Lugli, *Monumenti minori del Foro romano*, 1947, E. Welin, *Studien zur Topogr. d. Forum R.*, Lund, 1953, et S. Stucchi, *I monumenti della parte meridionale del foro romano*, Ateneo, 1958), la *Rome antique du IV^e siècle* (Bigot, 1955).

Il faudrait également citer une série de travaux sur le *templum novum divi Augusti* (*B. C. A. R.*, 1941, p. 29), le temple de Bellone, le forum boarium, le Septimontium, Subura, la Maison Dorée, les thermes de Caracalla, la Curie.

Ne négligeons pas, enfin, la publication de deux ensembles de sculpture monumentale, l'*Ara Pacis Augustae* (G. Moretti, 1952) et la colonne de Marc-Aurèle (Caprino, Colini, Gatti, Pallottino, Romanelli, Rome, l'Erma, 1955), et la collection des *Monumenti di Roma* (Soc. Studi Romani) avec, par exemple, des études sur le stade de Domitien (Colini), l'arc des orfèvres (Pallottino), etc.

Beaucoup de ces édifices vont maintenant mieux s'intégrer dans l'ensemble de la *Forma Urbis*. Une étude minutieuse des trous de fixation et des crampons des plaques qui la constituaient a permis une reconstitution nouvelle du plan urbain de Septime-Sévère (publication prochaine par G. Carettoni, A. M. Colini, L. Cozza, G. Gatti).

Pour ce qui est de la Rome paléochrétienne, la fouille du sous-sol de Saint-Pierre, annoncée par Pie XII en 1942, a passionné le grand public (cf. Ferrua, *B. C. A. R.*, 1942, p. 95, et, par exemple, la synthèse critique de Th. Klauser : *Die röm. Petrustrad. im Lichte der neuen Ausgrabungen unter der Petrus-Kirche*, Köln, 1956)[1]. Si l'on s'accorde en général aujourd'hui à reconnaître que la tombe du prince des apôtres échappe aux recherches, on a du moins rencontré les murs de la basilique de Constantin et une nécropole du II^e siècle ap. J.-C., qui a livré de splendides sarcophages, des stucs, des fresques, et attesté l'existence du cirque de Néron.

Le caractère spectaculaire de ce chantier (cf. en particulier les nouvelles fouilles sous le garage du Vatican) ne doit pas éclipser des sondages compa-

1. Voir aussi *Esplorazioni sotto la confessione di S. Pietro in Vaticano...* 1940-1949, Rome, 1951 ; J. Carcopino, *Études d'hist. chrétienne,...* Paris, 1953 ; Toynbee et Ward-Perkins, *The Shrine of St. Peter*, Londres, 1956.

rables sous la plupart des vieilles églises de Rome, qui ont exigé, eux aussi, de savants travaux d'étaiement : à Sainte-Sabine, à Saint-Jean-de-Latran...

Les catacombes, enfin, ont encore beaucoup de secrets à révéler, notamment quant à l'épigraphie (recherches de P.-A. Février). Si tout le Latium est activement prospecté (par exemple Ardée, *N. S.*, 1944-1945, p. 81 ; 1954, p. 6), deux ensembles archéologiques constituent par excellence comme le prolongement de Rome :

— La villa Hadrienne, fouillée sous la direction de S. Aurigemma de 1950 à 1955, qui a produit, outre de très nombreux fragments d'architecture, cinq têtes sculptées et dix-huit statues, dont quatre répliques de *Korai*, deux silènes, deux amazones de type phidiesque, un Hermès, un Arès, un Nil et un Tibre, et ont abouti à une reconstitution partielle du portique du Canope.

— A Ostie, Mme R. Calza poursuit depuis 1946 l'œuvre de G. Calza. Après la mise au point faite par ce dernier in *B. C. A. R.*, 1941, p. 129 (*I nuovi grandi scavi di Ostia*), mentionnons la découverte du collège des Augustales (*N. S.*, 1941, p. 196), du temple de la Bona Dea (*N. S.*, 1942, p. 152) ; ont été étudiés les temples d'Hercule et de Neptune, la basilique chrétienne, de nouvelles maisons de rapport. Tandis que la grande publication des *Scavi di Ostia* se poursuit (I : Topographie générale, 1953 ; II : les Mithraea, 1954 ; III : les Nécropoles), H. Bloch a présenté un nouveau lot d'inscriptions (*N. S.*, 1953, p. 239), G. Barbieri de nouveaux fragments des Fastes (*Studi Romani*, 1953, p. 365) et les inscriptions sur les conduites d'adduction (*N. S.*, 1953, p. 151). H. Thylander a examiné les inscriptions du port d'Ostie (*Acta Instituti romani Regni Sueciae*, 1952) et une première synthèse richement illustrée paraît chez l'éditeur Sansoni grâce à la collaboration de Mme R. Calza et de E. Nash[1].

Près de Rome, ne manquons pas de citer Palestrina et son extraordinaire sanctuaire de la Fortuna Primigenia dont les destructions de la dernière guerre ont permis l'exploration complète. Si la partie haute peut remonter au milieu du IIe siècle av. J.-C., la partie basse est d'époque syllanienne (cf. la publication de F. Fasolo, G. Gullini, *Istituto di archeol.*, Univ. di Roma, 1953, et, à propos de la datation, G. Lugli in *Rendic. Acad. Lincei*, 1954, p. 51). Les effets scénographiques de cet ensemble nous font mieux comprendre comment, sous l'influence hellénistique, les grandes créations urbanistiques de l'empire se préparaient dès la fin de la république. Cette architecture, pour reprendre un mot de Vitruve à propos d'un temple syllanien, « *si marmoreum fuisset, ut haberet, quemadmodum ab arte subtilitatem, sic ab magnificentia et impensis auctoritatem, in primis et summis operibus nominaretur.* »

Dominant la plaine pontine, la colonie de Norba a fait partie, au IVe siècle, d'une série de points fortifiés destinés à protéger les premières conquêtes romaines. Grâce à la photogrammétrie, le colonel G. Schmiedt y a découvert un ensemble de terrasses monumentales destinées à supporter un plan urbain orthogonal (cf. *L'Universo*, I, 1957, p. 125-148).

L'Italie centrale n'a pas été négligée. Mentionnons des travaux sur Sen-

1. Sur *Ostie et Porto à la fin de l'antiquité*, cf. P.-A. Février, *M. É. F. R.*, 1958, p. 295 sq.

tinum (Alberigo Pagnani, *Sentinum*, Ancône, 1954), fouillé par Mlle L. Fabbrini, Ferentinum (A. Bartoli, *Rend. Pont. Ac.*, 1949-1950, p. 50-51, 89, 153 : *R. A. L.*, 1954, p. 470 ; G. Gullini, *Arch. Class.*, 1954, 2, p. 185), Sena Gallica (Alfieri, *R. A. L.*, 1953, p. 152). Le Picenum tout entier est un champ ouvert à la recherche topographique (cf. Alfieri, *I fiumi adriatici delle regioni augustee V e VI*, *Athenaeum*, 1949, p. 138, et *A proposito del passo pliniano sul Piceno*, *R. A. L.*, 1952, p. 44). Des résultats intéressants ont été présentés au récent congrès d'archéologie par U. Ciotti pour Carsulae, Assise, Spolète, et par V. Cianfarani pour Chieti et Sepino. Mais le chantier principal de cette citadelle montagneuse de l'Italie est celui d'Alba Fucens dont MM. F. De Visscher et J. Mertens donnent des comptes rendus réguliers (cf., par exemple, *N. S.*, 1950, p. 248 ; *B. C. A. R.*, 1946-1948, App. ; *Ant. Class.*, 1951, p. 47 ; 1954, p. 63 ; 1955 ; *Bull. Ac. roy. belge*, 1952, p. 449) : cette petite ville, très bien fouillée, permet d'étudier le système urbanistique républicain (enceinte, amphithéâtre, théâtre, basilique, sculptures importantes).

Avec l'Étrurie, l'Italie du Sud et son prolongement, la Sicile, attirent aujourd'hui l'attention des historiens de l'antiquité qu'intéressent cette tête de pont de l'influence grecque en Occident et la succession ou le voisinage de cultures variées (Samnite, Étrusque, Sicule...).

La Campanie a toujours constitué une région d'une exceptionnelle richesse ; elle bénéficie depuis de longues années de l'activité d'archéologue militant que déploie A. Maiuri. Une bonne vue d'ensemble des problèmes est donnée par le recueil intitulé *Saggi di varia antichità* (Venise, 1954). On poursuit la fouille systématique de Baiae, tandis que le Musée de Pouzzoles présente d'intéressantes collections. Pour Pompéi, des fouilles anciennes ont été publiées (celles de la via dell' Abbondanza par Aurigemma, Libr. d. Stato, 1953). Quelques grandes synthèses ont été opérées à partir du matériel connu (Della Corte pour les *inscriptiones parietariae et vasorum fictilium*, *N. S.*, 1946, p. 84 ; Schefold pour la peinture murale, *Pompeianische Malerei*, Bâle, 1952) ; de nouvelles fouilles ont été entreprises à partir du forum, *N. S.*, 1942, p. 253 : macellum et tholos, temples de Vespasien, de Jupiter, édifice d'Eumachia, curie, dégagement de l'enceinte (*N. S.*, 1943, p. 275 ; à noter une phase présamnite de type grec des vie-ve siècles av. J.-C.) et des tombes voisines, de nouvelles maisons (*N. S.*, 1942, p. 404 ; 1944-1945, p. 130), étude du grand théâtre, de la basilique (*N. S.*, 1951, p. 126, 225), de la palestre.

Herculanum, qui a livré d'importants triptyques (*Parola del Passato*, 1948, p. 129 ; voir aussi 1955, p. 417), exige de gros travaux de terrassement du fait de l'alluvionnement consécutif à l'éruption du Vésuve (Maiuri, *R. A. L.*, 1941, p. 127 ; *Gli scavi di Ercolano*, *Fondazione Pro E.*, 1958). Très délicate y est l'actuelle fouille souterraine des thermes suburbains. Le dégagement de la palestre a été achevé et les expropriations permettront d'atteindre la zone du forum.

Capoue, illustrée par la thèse de J. Heurgon (1942), a vu mettre au jour une nécropole romaine (G. Carettoni, *N. S.*, 1943, p. 137) ; des trouvailles intéressantes sont signalées par De Franciscis in *N. S.*, 1952, p. 301 ; 1954, p. 269 ;

1956, p. 65. On notera surtout la belle découverte du *Templum Dianae Tifatinae*, par le même savant (Caserta, 1956).

Cumes, célèbre pour son antre oraculaire, a donné aux fouilles de 1952 un quartier samnite et romain. La nécropole de Pithecusae, avec ses tombes à crémation du VIII^e^ siècle, indique où fut le premier établissement grec du golfe de Naples, celle de Palaepolis situe l'antique Parthenope sur la colline de Pizzofalcone. A Naples (Maiuri, *Parola del Passato*, 1946, p. 155 ; 1952, p. 243, 447) ont été étudiés de nouveaux secteurs de l'enceinte grecque (E. Gabrici, *M. A. L.*, XLI, 1951, 553) et, récemment, un quartier de boutiques du II^e^ siècle ap. J.-C. (près de la basilique Saint-Laurent).

Tandis que Minori livre une villa impériale, un lot très important de terres cuites au lieu-dit « Fratte », noyau de la romaine Salerne (Sestieri, *N. S.*, 1952, p. 86), révèle peut-être, au débouché de la voie unissant la Campanie à la Lucanie, l'emplacement de l'étrusque Marcine (Zancani-Montuoro, *Parola del Passato*, 1949, p. 61, pense à Irnum).

Descendons vers le Sud : après la découverte de l'Heraion à l'embouchure du Sele (cf. la publication de P. Zancani Montuoro et U. Zanotti Bianco [1]), qui a donné en 1957 de nouvelles métopes, Paestum, ville et nécropoles, constitue un chantier fécond, prolongé par Agropoli (cf. en particulier Maiuri, *Parola del Passato*, 1951, p. 274 ; Sestieri, *N. S.*, 1948, p. 154 ; *Arch. Class.*, 1950, p. 180 ; 1952, p. 77 ; *Paestum*, Rome, 1953 ; *Boll. d'Arte*, 1955 ; *Mél. École fr. Rome*, 1955, p. 35 ; *Nuova Antologia*, mai 1955, p. 63 ; Zancani Montuoro, *Arch. Stor. Calabria*, 1950, p. 66 ; 1954, p. 165). Si l'attribution des principaux temples peut sembler désormais assurée grâce aux révélations des très riches *favissae* — la ville fut un centre important de fabrication de terres cuites — on discute encore sur le sens des *sacella* du téménos, du « sanctuaire souterrain », du « Bouleutèrion », des fresques des tombes lucaniennes. La photographie aérienne, en même temps qu'elle faisait comprendre l'histoire géologique du site et le tracé des voies de communications, a révélé un réseau orthogonal de *decumani* et de *cardines*, en relation avec les portes de l'enceinte (cf. Schmiedt-Castagnoli, *L'Universo*, 1955, 1, p. 10). Il reste à interpréter dans une chronologie définitive les différences d'orientation des constructions grecques et romaines.

La reprise de l'exploration de Velia, l'antique Elea, en 1950, a dégagé complètement le téménos et le grand autel de l'Acropole, un quartier de la ville avec des murs de terrassement et un portique, la porte « Marine » et une partie de l'enceinte grecque du IV^e^ siècle, ainsi qu'un cryptoportique romain.

Au cap Palinure ont été étudiés par l'École allemande la nécropole, le rempart et l'habitat d'un centre indigène hellénisé des VI^e^ et V^e^ siècles av. J.-C.

Si la Calabre a été activement prospectée par P. Orsi au début du siècle, LUCANIE ET APULIE sont, dans l'ensemble, restées longtemps peu exploitées. On connaît mieux le matériel des tombes (cf. E. Galli, *N. S.*, 1942, p. 166 : Reggio ; *N. S.*, 1940, p. 314, 426 : Tarente ; E. Bracco, *N. S.*, 1947, p. 121 : Matera ; 1949, p. 106) que les sites urbains. Il suffit de consulter la thèse de

1. *Heraion alla foce del Sele*, Rome, 1951 ; cf. J. Bérard, *R. A.*, 1952, II, 12.

J. Bérard pour voir combien d'identifications restent à établir. En liaison avec des reconnaissances extensives sur le terrain (cf. Bracco, *N. S.*, 1953, p. 332 : pour la vallée du Tanagro), la photographie aérienne, qui vient de nous permettre de relever les plans urbains de Caulonia et Métaponte[1] dont on ne connaissait guère que les deux temples d'Apollon et des Tavole Paladine et des nécropoles (cf. *N. S.*, 1940, p. 51), doit résoudre tôt ou tard des problèmes aussi irritants que ceux de Sybaris (abordé par les recherches de Jacopi en 1953-1954 : découverte de la « IVe Sybaris » à Castiglione di Paludi — porte, théâtre, nécropole — et de D. F. Brown, *F. A.*, VIII, 1756 ; voir aussi J. S. Callaway, *Sybaris*, Baltimore, 1950), de Siris, de Thurioi, et apporter beaucoup à Crotone, Medma...

Le renouveau économique actuel, qui relie mieux ces provinces au reste de l'Italie, marque le début d'un gros effort archéologique, que la réorganisation ou l'ouverture de musées rendent déjà sensible[2].

A Locres (cf. Arias, *N. S.*, 1947, p. 165), l'École archéologique de Rome a repris les fouilles des temples de Marasà et Marafiati, du théâtre et du sanctuaire hellénistique des nymphes.

Tarente, dont la thèse de P. Wuilleumier (1939) a si bien souligné l'importance pour l'histoire italienne, n'a guère fourni que des nécropoles ; l'on peut y suivre le passage de la culture sicule à la la civilisation grecque[3].

Toute l'Italie du Sud représente un champ magnifique pour l'étude de ces contacts entre la colonisation hellénique et les peuples indigènes qui sortent à peine de la légende. La nécropole de Cannes, à la jonction de la Peucétie et de la Daunie, donne des objets appartenant à la civilisation apulienne, à partir du VIe siècle. Le village protohistorique de Torre Castelluccia relève de la culture iapyge. La messapique Manduria présente une étonnante succession de trois enceintes que l'on explore systématiquement depuis 1956. Egnatia, cité messapique également, paraît plus hellénisée. Il faudrait, enfin, mentionner des recherches à Rudiae (cf. Bernardini, *La Rudiae Salentina*, Lecce, 1955), Arpi, Salapia, Vieste et, récemment, près de Gioia del Colle, à Ordona, Roccavecchia, Sammichele di Bari, S. Basilio di Mottola, Siponto.

La Sicile, véritable Far-West de la colonisation grecque, offre aujourd'hui le spectacle étonnant d'une terre en plein essor où, grâce à la Cassa per il mezzogiorno, la recherche archéologique à grande échelle est conçue comme un élément de la mise en valeur, et peut-être est-ce le voisinage des sondes pétrolifères qui a donné, par exemple, autant de hardiesse au dégagement et à la présentation du rempart de Gela. On découvre et on fouille en Sicile des cités entières. Nulle province d'Italie n'offre une pareille floraison de recherches. Ce n'est pas une des moindres surprises du voyageur que de découvrir en action à Sélinonte de puissants moyens mécaniques qui s'attaquent à l'anastylose des temples terrassés[4]. Cette entreprise, que d'aucuns déplorent, ne peut

1. Étude à paraître, en collaboration avec le colonel G. Schmiedt.
2. Signalons parallèlement la reprise des *Atti M. Grecia, N. S.*, I, 1954.
3. Sur le temple archaïque de Tarente, cf. Biagio Pace, *Palladio, N. S.*, I, 1951, p. 53. Sur le musée, voir la brochure de C. Drago, *Ente prov. per il Turismo*.
4. Cf. Béquignon, *R. A.*, 1958, II, p. 112.

laisser, du moins, indifférent. Pas de meilleur symbole peut-être de la richesse archéologique et artistique de cette terre que l'ensemble des mosaïques de la Villa de Piazza Armerina (cf. G. V. Gentili, *N. S.*, 1950, p. 291, et *Coll. Itinerari... d'Italia*, nº 87, Rome, 1951), dont la datation et l'attribution seront longtemps discutées.

Il est impossible d'énumérer ici toutes les fouilles entreprises depuis la guerre : Centuripe (G. Libertini, *N. S.*, 1947, p. 259 ; 1953, p. 353), Leontini (G. Rizza, *N. S.*, 1955, p. 281 ; *Boll. d'Arte*, 1957, p. 63), Palerme, Marsala, Lilybée, Catane, Enna, Messine, Naxos, Tyndaris, Alesa, Casmene, Camarina, Monte Casale, Milazzo, Ségeste, Mégara Hyblaea enfin, où une stratigraphie rigoureuse et une étude minutieuse de la céramique montrent tout ce que peut apporter l'investigation bien conduite d'une cité d'importance secondaire (après l'exploration de la nécropole et des fortifications, MM. Villard et Vallet vont commencer celle de la ville elle-même).

La recherche s'étend en Sicile à tous les âges. Suivant l'exemple prestigieux de Biago Pace, l'historien classique doit s'intéresser ici à la protohistoire : un des problèmes-clefs est, en effet, celui des rapports de la civilisation grecque avec les cultures indigènes locales : l'investigation approfondie de la province de Gela-Caltanissetta, menée sur le terrain depuis plusieurs années par D. Adamesteanu[1], montre que la colonisation grecque s'est étendue à plusieurs dizaines de kilomètres vers l'intérieur des terres, alors qu'on l'a crue longtemps limitée à la frange côtière : des sites comme Monte Bubbonia, Monte Saraceno livrent des nécropoles et des temples archaïques grecs. Plus loin encore, on observe des phénomènes d'osmose plus lents, et la céramique indigène subsiste jusqu'à la fin du v^e^ siècle à côté des produits grecs. Typiques en ce sens du destin des cités mixtes de l'intérieur sont les données des fouilles de Morgantina (Serra Orlando), conduites par l'Université de Princeton.

Autre exemple de cette continuité d'occupation : aux îles Éoliennes, Lipari a livré à L. Bernabò Brea, auquel on doit une utile synthèse sur la Sicile avant les Grecs (*Sicily before the Greeks*, coll. Glyn Daniel, Londres, 1957), une stratigraphie extraordinairement dense qui, sur neuf mètres d'épaisseur, va du néolithique aux temps post-classiques[2]. Il convient d'y noter la succession de deux apports égéens séparés par un long intervalle, dont le plus ancien semble donner consistance aux légendes de la précolonisation archaïque. Telle est, d'ailleurs, la conclusion de plusieurs trouvailles de Sicile et d'Italie du Sud. J. Bérard a eu la satisfaction de connaître, avant sa disparition tragique, cette confirmation de sa thèse, qui justifiait si bien la réédition de sa *Colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité* (P. U. F., 1957), base précieuse pour les recherches à venir.

La Sicile a été, d'autre part, à la suite du Congrès de la Société italienne de photogrammétrie et topographie tenu à Palerme au printemps 1957, un des principaux champs d'application de la nouvelle méthode de photointerprétation. Nous avons eu l'occasion de rendre compte (cf. *Rev. Arch. de l'Est*,

1. Cf., par exemple, *Le fortificazioni ad aggere nella Sicilia Centro-meridionale*, *R. A. L.*, 1956, p. 358 ; cf. *R. A.*, 1957, p. 20.

2. Avec M. Cavalier, *Civiltà preistoriche delle isole Eolie...*, *Boll. Paletnol. It.*, 1956.

1957, p. 368) des découvertes du colonel G. Schmiedt, qui intègrent si bien les fouilles récentes de Solunte, Sélinonte (E. Gabrici, *M. A. L.*, 1956, p. 205), Heraclea Minoa (De Miro, *N. S.*, 1955, p. 267), Agrigente (G. Schmiedt, P. Griffo, *L'Universo*, 1958, p. 2). Sur l'ensemble de ces recherches, on se reportera maintenant à la jeune et belle revue sicilienne *Kôkalos* (G. Schmiedt, *Ibid.*, III, 1957, p. 18 : *Applicazione della fotografia aerea in ricerche estensive di topografia antica in Sicilia*). Rappelons que la photographie aérienne a révélé sur tous ces sites des plans urbains orthogonaux d'extension considérable (500 hectares à Agrigente). D. Adamesteanu, qui, souvent en collaboration avec P. Orlandini, a publié une série importante de comptes rendus de fouilles sur Lentini (*N. S.*, 1956, p. 462), Gela (*Ibid.*, p. 203 ; *Kôkalos*, 1956, II, p. 158), Butera (*M. A. L.*, 1958, p. 205 ; voir en particulier, p. 207, la carte de la Sicile Centre-Sud, avec la bibliographie des localités étudiées et les conclusions p. 566 et 669. Il s'agit de la première partie d'une série intitulée *Scavi e scoperte dal 1951 al 1957 nella provincia di Caltanissetta*), va prendre à Rome la direction d'un centre de photointerprétation, qui, avec l'aide technique du colonel Schmiedt, multipliera sans aucun doute les découvertes : on nous annonce déjà une carte archéologique de la province de Gela, noyau de la future carte archéologique de Sicile.

La photointerprétation permettra aussi, par l'exécution d'un relèvement altimétrique minutieux, de donner un cadre aux innombrables découvertes de Syracuse, où l'organisation de la zone archéologique est remarquable (*N. S.*, 1940, p. 199 ; 1943, p. 33 ; 1947, p. 172 ; 1949, p. 200 ; 1951, p. 261 — voir notamment les conclusions, p. 331 ; 1954, p. 302 ; 1955, p. 221 ; 1956, p. 94), dues à Agnello, Bernabò Brea et Cultrera (cf. *M. A. L.*, XLI, 701 : *L'Apollonion-Artemision di Ortigia*).

La Sardaigne, terre encore négligée et mystérieuse, offre cependant des centres d'intérêts variés :

L'étude de l'âge nuragique (les deux synthèses les plus récentes sont dues à M. Pallottino, *La Sardegna nuragica*, Rome, 1950, et R. Carta Raspi, même titre, Cagliari, 1955 ; voir aussi Zervos, *La civilisation de la Sardaigne*, éd. des Cahiers d'art, Paris, 1954) fait mieux pénétrer la *koinè* méditerranéenne protohistorique. Quelques grandes fouilles concernent la colonisation punique, à Nora (G. Pesce de 1952 à 1954, cf. *F. A.*), à Cagliari (Puglisi, *N. S.*, 1943, p. 155, et P. Mingazzini, *N. S.*, 1949, p. 213).

C'est au large de l'île, près des bouches de Bonifacio, qu'une épave chargée d'amphores, découverte en 1939, est actuellement relevée sous la direction de N. Lamboglia, grâce à l'appui financier de l'éditeur Rizzoli[1]. Notons à ce sujet que les côtes italiennes, qui ont subi de nombreux phénomènes de submersion (*bradisismo*), pourront donner lieu à de fructueuses recherches sous-marines. Une inspection aérienne rapide de la Campanie et du Latium suffit à montrer plusieurs villas submergées.

1. L'épave de l'îlot de Spargi, qui date des années 120-100, comble heureusement la lacune qui séparait la cargaison du Grand Congloué (180-160) et celle de l'île du Levant (80-60).

Domaine presque vierge pour l'archéologie [1], la Sardaigne doit réserver bien des surprises à une exploration systématique à partir des récentes couvertures aériennes. Ces dernières révèleront les villages nuragiques dont, à part deux ou trois exemples (cf. G. Lilliu, *N. S.*, 1946, p. 175 : fouilles stratigraphiques à Barumini et son gros ouvrage paru à Cagliari, 1955), on ne connaît que les forteresses. Elles permettront aussi le relevé exact des voies romaines (à partir de la première synthèse de P. Meloni, *I miliari sardi...*, *Epigraphica*, XV, 1953, p. 20) et de nombreux *vici* (exemple d'étude pour Carbonia, Lilliu, *N. S.*, 1947, p. 312).

Conclusions

Il faut redire pour terminer le grand nombre et l'importance des fouilles entreprises. Quelles en sont les idées directrices? On s'intéresse moins, et à juste titre, à l'objet archéologique considéré en lui-même, comme pièce de musée, mais on essaie de le replacer dans son cadre géographique et, grâce à la fouille stratigraphique, dans son contexte chronologique. Les questions d'esthétique pure passent ainsi après celles d'histoire économique et sociale. On s'attache aux phénomènes d'évolution, d'où un intérêt tout nouveau pour la sculpture provinciale et les contacts de l'art officiel avec les créations indigènes. Ce n'est là, à vrai dire, qu'un aspect d'un des grands problèmes archéologiques de l'heure et qui a fait le fond des débats du récent Congrès international d'archéologie : celui des rapports des civilisations évoluées (grecque et latine) avec les cultures périphériques, Étrurie et Grande-Grèce étant ici, nous l'avons vu, au premier plan de la recherche. Les mêmes problèmes se posent, d'ailleurs, pour l'Italie du Nord, mais ils ont été abordés par le biais de la linguistique, plus que par celui de l'archéologie (contacts avec les Ligures, les Celtes, les Illyriens, les Vénètes, si bien éclairés par les recherches de M. Lejeune). Quelques aspects seulement de la colonisation romaine en Cisalpine ont été envisagés par U. Ewins in *Pap. Brit. School Rome*, 1952, p. 70, et 1955, p. 73. Il s'agit au fond de colonisation ou, si l'on tient à éviter un terme auquel l'on tend trop à donner aujourd'hui un sens péjoratif, de rapports de cultures indigènes avec une civilisation supérieure venue de l'extérieur.

C'est ce même sujet qui a été traité au Congrès de protohistoire de Hambourg où, de plus, on a vu les théories d'involution remplacer celles des grandes migrations de peuples et où l'on est arrivé à définir la civilisation de la Tène comme le fruit d'une évolution sur place de la culture précédente sous l'influence grecque. C'est ainsi que reculent les limites de la protohistoire avec l'étude de la formation des peuples italiques (G.Devoto), et de la précolonisation grecque (J. Bérard) que viennent éclairer de récentes recherches.

En même temps que les centres d'intérêt se déplacent, on note un élargissement certain des horizons : par exemple, on s'attache moins aux nécropoles — qui offraient l'attrait de fournir du matériel — qu'aux sites urbains ; symptomatique à cet égard est l'intérêt tout spécial porté à l'habitat de Vulci. On ne

1. Le magnifique ouvrage de G. Pesce, *Sarcofagi romani di Sardegna*, L'Erma, 1957, donne une idée de toutes ces richesses à exploiter.

recule pas devant l'exploration de la totalité d'un site (Lucus Feroniae). On s'attache à constituer des séries monumentales : les théâtres (thèse prochaine de Ed. Frézouls) sont fouillés avec prédilection (à Volterra, Cassino, Sepino, Grumento...). Les villas rustiques (l'avion en révèle sans cesse d'inconnues) pourraient désormais faire l'objet d'une belle étude (multiples exemples dans les *N. S.*, 1940, p. 398 ; 1944-1945, p. 39, 52 ; 1946, p. 66 ; 1948, p. 294 ; 1955, p. 206). Avec la place croissante prise par les techniques de recherches (prospections aériennes et géophysiques), on est en mesure d'étudier de vastes ensembles : toutes les formations d'une nécropole étrusque, *des unités économiques* : relevés de toute une aire urbaine, de tout un territoire cadastré. Mentionnons à ce sujet les nombreuses études de Pl. Fraccaro (reprises dans ses *Opuscula*, Pavie, 1957) et F. Castagnoli[1] sur les centuriations romaines.

L'exploitation systématique des récentes couvertures aériennes devrait finir par donner toute son importance à la topographie historique, qui doit identifier de nombreux sites disparus, commenter les œuvres des géographes antiques et achever de façon sûre et rapide la *Forma Italiae* et la carte archéologique au 1/100.000e. La parution de l'*Atlante dei tipi geografici* de l'Istituto Geografico Militare a marqué une importante étape méthodologique (2e éd. D. Marinelli, 2 vol., 1948). Le rôle de L'I. G. M. de Florence (et de ses deux revues, le *Bollet. di Geodesia* et *L'Universo*, qui ont publié plusieurs travaux archéologiques) doit être souligné. Caractéristique de cet intérêt croissant pour la topographie antique est l'apparition, au sein de nombreux articles, de cartes de répartition des trouvailles, de notices qui se présentent comme des compléments à la carte archéologique (dans les *S. E.* par exemple), d'études de géographie urbaine sur Gênes, *Annali di ricerche... di geogr.*, 1954, p. 77 ; Pise, *Mem. Geogr. Antropica*, 1951, p. 105 ; Pérouse, *Ibid.*, 1949, 1 ; Rimini, *Ibid.*, 1953, p. 2 ; Potentia, *Riv. Geogr. It.*, 1953, p. 19 ; Savone, *Annali di Geogr.*, 1952, p. 77. Le gros ouvrage de géomorphologie humaine (formation des villes et des paysages d'Italie), que prépare le colonel G. Schmiedt de l'I. G. M., fournira à cet égard une mine de renseignements et constituera la base de toutes les recherches à venir.

L'archéologie ainsi entendue, longtemps simple discipline annexe, est appelée à devenir le noyau même de l'histoire antique.

Quels enseignements implique l'analyse de tant d'efforts et de succès?

1° L'exceptionnelle richesse archéologique du sol italien n'est pas seule à expliquer le nombre et l'importance des découvertes. Il convient d'évoquer l'appui matériel de grandes organisations comme le Banco di Roma, qui finance la nouvelle édition de la *Forma Urbis*, la Cassa per il Mezzogiorno surtout[2], qui, dans tous les domaines, étend ses bienfaits à la moitié sud de l'Ita-

1. Cf. en dernier lieu *I più antichi esempi conservati di divisioni agrarie romane*, *B. C. A. R.*, 1953-1955 (1956), et *Tracce di centuriazioni nei territori di Nocera, Pompei, Nola, Alife, Aquino, Spello*, *R. A. L.*, 1956, p. 373. — Sur les cadastres d'Istrie et de Dalmatie, cf. notre étude in *Boll. di Geodesia*, 1957, p. 167.

2. Donnons un exemple de l'importance de cet appui : près de 23 millions de lires pour la fouille de la nécropole de Cannes (16.000 journées d'ouvriers pour celle de l'habitat), chiffres cités par la Surintendance aux antiquités Pouille-Matera, dans une plaquette sur la zone archéologique de Cannes.

lie, assurant ainsi égalité dans la répartition des crédits et unité dans le plan d'action. Insistons, d'autre part, sur l'existence d'un personnel spécialisé de Surintendants et d'Inspecteurs déchargés des besognes universitaires et dont nos Antiquités nationales ont tant besoin. Soulignons, enfin, l'initiative individuelle de quelques précurseurs : le colonel G. Schmiedt, l'ingénieur C. M. Lerici, et l'activité de multiples sociétés et revues locales.

2° Le nombre des chantiers ne peut manquer de poser le problème des limites de l'archéologie. Si l'on travaille encore au dégagement de cités entières, s'il est utile à la science et fructueux pour le tourisme d'exploiter la totalité de tel ou tel site, aujourd'hui où les découvertes se multiplient — et elles se multiplieront bien davantage quand on utilisera de façon systématique l'investigation aérienne — il apparaît impossible de soustraire à la bonification, avide de terre, trop de surfaces cultivables, qu'on ne pourrait d'ailleurs sonder faute de moyens. En face des 500 hectares de l'aire urbaine d'Agrigente, des centaines d'autres de vingt sites nouveaux de Grande-Grèce, on sera fatalement contraint de limiter la fouille à quelques zones monumentales ou à une ou deux *insulae*-témoins. Sinon l'exploitation ne pourra suivre le rythme de la découverte et les sites révélés risqueront de devenir la proie de l'agriculture (c'est le cas de Métaponte dont une grande partie est perdue) ou des fouilleurs clandestins. Tel est le problème que pose actuellement le relevé « industriel » des nécropoles étrusques où les méthodes de l'ingénieur C. M. Lerici peuvent détecter chaque jour plusieurs dizaines de formations. La photographie aérienne doit permettre de remédier à ce dilemme : découvrir et ne pas fouiller ou continuer à laisser le hasard décider des sondages à entreprendre. En effet, un inventaire systématique peut seul autoriser, par des séries de comparaisons, le choix de points représentatifs à fouiller et la constitution de *réserves* archéologiques à étudier ultérieurement.

3° Dès maintenant, l'abondance des trouvailles pose de toute façon le problème de la conservation et de la restauration des objets, de leur publication et de leur présentation.

a) Particulièrement délicate est la conservation des zones archéologiques. Il s'agit chaque fois de cas d'espèce. On mentionnera des travaux de restauration importants à Brescia, Veleia, Marzabotto. La solution hardie adoptée pour le mur de Gela (fait de terre crue dans sa partie haute), solution parfois discutée, montre combien il peut être difficile de concilier l'efficacité de la protection avec le respect du monument et les exigences de l'esthétique. Que de précautions ne faut-il pas pour éviter les bavures par trop épaisses de ciment entre les tambours de colonnes remontées ! C'est aussi le problème de l'enlèvement des parties décorées (fresques, mosaïques) et de leur transport au Musée : on frémit à la pensée que s'évanouissent les fresques de Pompéi les plus anciennement découvertes et que les peintures étrusques s'effacent dans l'humidité chaude des tombes de Tarquinia, sous le souffle de milliers de visiteurs. Mais une fois transportées, et ce n'est pas toujours possible, que restera-t-il du monument dépouillé? Il semble que l'on doive, autant que faire se peut, envisager à l'aide de dessins ou de photographies le remplacement du décor enlevé.

Les techniques de la restauration ont heureusement pris un développement considérable, qui s'étend de l'anastylose des monuments à la sauvegarde des peintures, mosaïques, objets de bois ou de métal. L'Institut du Restauro de Rome, le laboratoire du Musée du Louvre et celui de Nancy (M. Salin) ont réalisé des prodiges auxquels le grand public lui-même s'est intéressé. Le nombre des communications consacrées à ces techniques lors du récent Congrès d'archéologie constitue un symptôme révélateur des préoccupations actuelles.

b) Mais le plus sûr moyen de sauvegarder une découverte n'est-il pas souvent la publication? L'exploitation des résultats suppose de plus en plus une entente internationale. En ce sens, un gros effort a été entrepris depuis la guerre grâce à l'Association internationale d'archéologie classique, effort dont la collection des *Fasti archeologici* permet de mesurer toute l'ampleur. Mais trop de publications sont encore longues à intervenir. Quel archéologue ne s'est jamais heurté aux sujets « réservés » qu'un érudit jaloux ou scrupuleux à l'excès garde des années sur fiches? Si une thèse, à la française, peut et doit être portée et mûrie pendant des lustres, pourquoi hésiter à soumettre à la critique commune un court article présentant des données objectives ou des synthèses de travail susceptibles de faire avancer la recherche dans tel ou tel domaine? On verra à ce sujet la recommandation de l'U. N. E. S. C. O. définissant les principes internationaux à appliquer en matière de fouilles archéologiques (conférence générale de la 9e session, à New Delhi, 5 décembre 1956) : délai maximum de deux ans pour les rapports préliminaires, de cinq ans pour l'étude détaillée (avec double publication et résumé en d'autres langues).

Mais l'éditeur aussi a sa part de responsabilité. Les délais de publication sont en général trop longs. Le manque de crédits tend, par ailleurs, à limiter la place faite aux illustrations, parfois plus utiles qu'un texte bavard, et qui, souvent, peuvent remplacer un contact direct avec le site ou avec l'objet. Il peut paraître excessif de vouloir faire de toute publication archéologique une affaire commerciale. L'Édition italienne nous donne ici quelques beaux exemples de mécénat [1].

Annexe au problème de la publication est celui de la vulgarisation scientifique que réclame un public sans cesse plus large ; assurée par le spécialiste lui-même, elle pourra éviter de répandre des idées fausses et de tourner au snobisme (en matière d'archéologie sous-marine, d'étruscologie...). Dans les recommandations de l'U. N. E. S. C. O. citées plus haut, on relève avec plaisir celle-ci : « diffusion par la presse de notices archéologiques émanant de spécialistes reconnus ». La connaissance du patrimoine historique commun aux divers pays d'une même civilisation fait partie de la culture de l'honnête homme. Des vœux émis à la suite du récent Congrès international d'archéologie recommandent la sauvegarde de ce trésor collectif, mais aussi son exploitation : échanges de matériels, accueil de missions étrangères ; sur ce dernier point, l'hospitalité italienne est bien connue et peut servir de modèle.

1. Pour la qualité et l'intérêt de l'illustration, on signalera, dans la série *Album d'Italia*, les deux ouvrages présentés par F. Castagnoli : *Appia antica* et *Foro romano* (1957).

Il suffit d'énumérer les fouilles allemandes du cap Palinure, américaines de Cosa et Serra Orlando en Sicile (Princeton Arch. Exped.), les recherches anglaises en Étrurie et à Motya, les fouilles belges d'Alba Fucens, espagnoles de Gabies, françaises de Bolsena et Megara Hyblaea [1], dont il est rendu compte régulièrement dans les *Comptes rendus de l'Acad. des Inscript.* ou les *Mél. de l'École française de Rome*, suédoises (San Giovenale).

Dans l'établissement de ces échanges culturels, un premier stade important et de réalisation relativement aisée a été marqué par la constitution d'une photothèque d'architecture et de topographie de l'Italie antique relevant de l'Union internationale des Instituts italiens et étrangers d'archéologie, d'histoire et d'histoire de l'art qui ont leur siège à Rome (directeur : E. Nash ; adresse : 5, Via Angelo Masina). Cette photothèque, dont le répertoire est déjà considérable, peut fournir pour un prix modique des photographies dont les négatifs se trouvent dans ses propres collections, dans d'autres privées ou publiques de Rome et d'Italie ; elle accepte même de faire exécuter des clichés nouveaux.

La photothèque de l'Institut allemand de Rome (79, Via Sardegna) étend ses activités plus loin encore et se charge même de procurer copie de documents conservés à l'étranger. Ces deux organismes offrent aux chercheurs d'incomparables moyens de travail.

c) La présentation des sites et des objets, qui fait, au fond, partie de leur publication entendue au sens large, intéresse elle aussi l'éducation du public. L'Italie nous fournit de très beaux exemples muséographiques, qu'il s'agisse de galeries ouvertes depuis la guerre ou réorganisées [2] : musée de la civilisation romaine, admirablement pédagogique, musée étrusque de la villa Giulia, musées de Forli, d'Aquilée, de Palestrina, de Ferrare, de Paestum, de Capoue, Pouzzoles, Pompéi, de Reggio de Calabre, Potenza, Matera, de la Certosa di Padula, de Tarente, de Gela, de Syracuse, de Palerme (dont les collections étrusques sont trop peu connues [3])... Nous ne pouvons les citer tous. On a renoncé à entasser toutes les réserves dans les vitrines, et l'on ne saurait presque dire s'il faut plus admirer le matériel exposé ou l'art de la présentation. Une certaine décentralisation et l'émulation des chefs-lieux de province nous donnent ici d'utiles leçons.

R. CHEVALLIER.

1. Voir les récentes mises au point de M. J. Bayet, in *Études d'archéologie classique, Annales de l'Est*, Nancy, 1958.

2. Cf. G. de Angelis d'Ossat, *Musei et Gallerie d'Arte in Italia*, 1945-1953.

3. Les chercheurs n'oublierons pas que beaucoup de découvertes peuvent être faites dans les musées. Que de sujets d'études synthétiques n'offrent-ils pas (séries de petits bronzes, un peu partout, de pinakes en Italie du Sud...) !